

MAURICE G. DANTEC

Deus ex « cybercultura »

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de voir Maurice G. Dantec, réputé le plus américain des auteurs français contemporains, à la fureur néoconservatrice dérangeante, qui rêvait dans son précédent roman, *Villa Vortex*, publié chez

PAR SÉBASTIEN FUMAROLI

Gallimard, de voir les Champs-Élysées à feu et à sang, prendre aujourd'hui le chemin de la résistance. Lui qui appartenait résolument au monde de la science-fiction, dernière mouture, celle du thriller de l'ère hypertechnologique, appelé cyberpolar, a écrit avec *Cosmos Incorporated* le récit d'une reconquête spirituelle sur le monde machine.

A première vue, l'évolution de l'écrivain est en phase avec la mythologie du Nouveau Monde, auquel Dantec s'est rallié officiellement depuis son exil au Canada pour incompatibilité d'humeur avec « une France qui a renié les valeurs de Louis XIII ». *Cosmos Incorporated*, publié chez Albin Michel, est le livre d'un « born again », comme on appelle aux États-Unis les protestants évangéliques des Églises du Sud, touchés par la grâce et convertis à un militantisme néochrétien. Le scénario politique du roman qui nous projette à l'horizon de 2050 est à cet égard sans équivoque.

La planète a été ravagée par le grand djihad, une guerre civile globale menée par les pays arabo-musulmans, qui a commencé en 2001 avec les attentats de New York, et qui s'est soldée par 500 millions de morts. L'Eurabie, comme les faucons de Washington appellent désormais notre Vieux Continent, est une réalité, rebaptisée Emirats arabes de l'Ouest, Rançon d'une paix provisoire, un gouvernement planétaire d'Armistice a été instauré qui contrôle toute la population terrestre par neurotransmetteurs. Ce gouvernement n'est pas l'Amérique monde (les États-Unis en tant que tels n'existent plus), mais une métastucture technologique, puissance anonyme de la terreur douce, qui a banni la foi chrétienne.

Dans *Cosmos Incorporated*, Dantec mêle les deux grands mythes qui font l'imaginaire de l'Amérique contemporaine. Celui exploré en 1999 par le film *Matrix*, d'une



Dans *Cosmos Incorporated*, Maurice G. Dantec fait le récit d'une lutte de l'homme contre la machine où la religion est le seul salut. (Photo Martine Archambault/Le Figaro.)

humanité virtuelle et d'un monde préprogrammé où la révolte est impossible. Et le mythe de l'Apocalypse et de la fin des temps, qui fait fureur aux États-Unis, comme qui le prouve l'essor d'une littérature millénariste, dont la série *Left Behind*, de Tim LaHaye et Jerry Jenkins, en est aujourd'hui la plus saisissante expression avec plus de 65 millions d'exemplaires vendus depuis 1994.

Mais alors qu'aux États-Unis ces deux fantasmes nourrissent des rapports complexes par-delà leur opposition, en célébrant une même volonté de puissance post-historique, dans *Cosmos Incorporated*, Dantec les retourne l'un contre l'autre, faisant le récit d'une lutte de l'homme contre la machine où la religion est le seul salut.

Son héros s'appelle Sergueï Plotkine. Il est russe, né le 13 septembre 2001. C'est un tueur à gages qui a pour mission d'éliminer le maire d'une ville d'Amérique du Nord, appelée Grande Jonction, une cité

qui est un vestige de l'ancien monde en ruine. Mais au cours de sa chasse à l'homme Plotkine est la victime de l'invasion d'une émotion humaine, qu'éveille en lui la rencontre avec la femme. Serait-ce l'Eve Future ? Et *Cosmos Incorporated*, le roman de la Genèse à rebours, pour un retour à la bonne vieille humanité ?

Les lecteurs de Dantec connaissent l'opulence de son style au rythme discursif, surchargé de néologismes scientifiques, conçus par cet artificier fou comme autant d'armes de destruction massive pour décoiffer les perruques d'une littérature condamnée à la répétition. Ce qui ne va pas sans rendre ses écrits « révolutionnaires », à la tonalité métallique et au verbe tourbillonnant, parfois inquiétants, souvent cryptique. Mais cette fois-ci, dans *Cosmos Incorporated*, Dantec, qui ajoute à son répertoire une érudition théologique frisant le kitsch,

a su dépasser son instinct vengeur qui avait explosé sans retenue dans *Villa Vortex* pour mieux faire entendre son propos. Dantec se révèle finalement plus catholique et talon rouge que « born again » et « white trash ». Lui, l'enfant de la révolution blanche et noire du punk-rock des années 70, a puisé dans la tradition de notre littérature fin de siècle, chez un Villiers de L'Isle-Adam et chez un Huysmans, ses techniques de narration en situation d'humanité résiduelle. A la suite de ses maîtres français du XIX^e siècle, eux aussi convertis, il fait de la forme le sujet de l'action, un roman de mise en abîme, qui serait l'ultime parade de l'écrivain antimoderne pour sauver son âme avant avant qu'il ne reste plus rien.

Cosmos Incorporated de Maurice G. Dantec Albin Michel, 569 p., 22,50 €.

FRÉDÉRIC ROUX

Un divan sur le ring

Frédéric Roux est un indéfectible jeune homme. Alors qu'il approche les soixante carats, ce fils naturel de Bibi Fricotin et de Louis Pergaud n'en finit pas de se colleter avec son passé. Colleter est le mot, car Frédéric Napoléon Roux qui, pour *Et mon fils*

PAR FRANÇOIS CÉRÉSA

avec moi n'apprendra qu'à pleurer, a perdu Napoléon en route, a été boxeur. Catégorie moyens, jamais lourds, il a d'abord travaillé son jeu de jambes avec *Mal de père*, un épatant petit roman sur son géniteur que flanque un oncle rêvant d'inventer la guillotine à gaz, puis avec *Désir de guerre*, un bel hommage à son grand-père devenu unijambiste en 14, et enfin avec *Fils de sultan*, un opuscule qui avait du chien et qui nous renvoyait à la mélancolie d'une improbable nuit de chenil. M. Roux frappait là où il fallait. Il y avait du K-O. dans l'air.

Avec son dernier livre, l'homme aux cent visages, une fois prolo, une fois Brummel,

Le fils unique devenu fils inique matraque. Directs et uppercuts. Mais cette mère, si elle n'est pas Folcoche, le fait ricaner en tapinois

mirifique Frégoli d'un pedigree qui l'accommodent à toutes les sauces, et avec beaucoup de fond, il évoque à nouveau son père, son grand-père, son oncle et sa mère. Si, avec intention, nous plaçons la mère en fin de liste et non pas en tête, c'est que M. Roux, trop poli pour être malhonnête, arpège son chagrin.

Cette mère, il l'aimait. Mais pas elle. Ou, à sa façon. Elle qui dansait au casino d'Arcachon avec Primo Carnera, qui fabriquait des conserves artisanales, qui avait peur de tout et de rien, qui avait de belles mains et qui n'embrassait jamais son fils, il règle ses comptes avec elle. C'est plus fort que lui, il en a besoin. Par exemple, elle n'aimait pas les animaux, sauf les chats, notamment Pompon, ce Persan « coiffé comme Bob Marley », dont elle a fini par se lasser, comme elle s'est lassée de son fils.

Qui aimait-elle, au fond ? Pas grand monde. Aussi, fils unique, le délaissé Fré-

déric, spectateur d'un théâtre permanent et enivrant, planqué au creux d'un blockhaus de bielles et de pistons, s'est transformé, par un subterfuge biochimique dont il se serait bien passé, en fils inique. Il matraque. Directs et uppercuts. Mais cette mère, si elle n'est pas Folcoche, le fait ricaner en tapinois. Une manière comme une autre de se protéger. Il y a des coups, comme en boxe, qu'on ne peut guère parer.

Bien sûr, on peut s'en sortir par des pirouettes ou des fanfaronnades. M. Roux, dans son style impeccable, mêlant le chic et le vulgaire, le tweed et le couteil, l'estompe et l'estampe. Il s'amuse. Sous ce bastingue avec un père d'anthologie, paysan, gargaste, mécano, artiste du carburateur double-corps, un oncle « Panpan » (à cause de son goût pour les Panhard), une mère balancée telle une play-mate et des bagnoles de collection, perce l'incroyable vitalité du texte, traité parfois à la va-comme-je-te-pousse, avec des clin d'œil au Dr Destouches, à l'amour vache et à la famille Fenouillard, mais toujours avec des sanglots masqués par des frappes d'estoc et de taille.

Plus qu'un roman, *Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer*, c'est une chronique à six coups d'une mémoire qui n'en a qu'un. M. Roux veut tirer sur son père, sur sa ville, sur son école, sur sa mère,

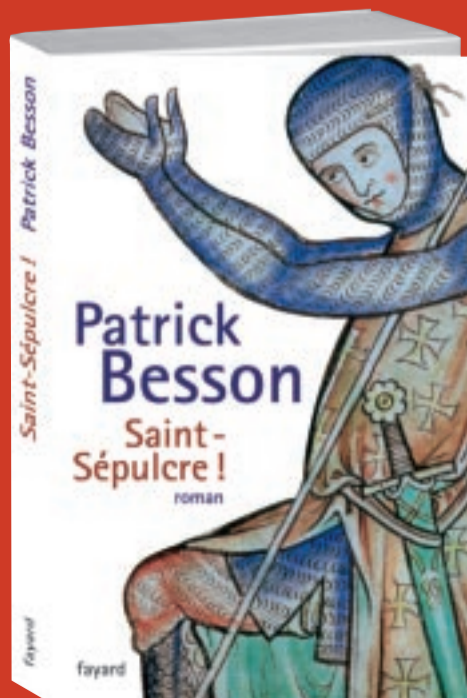
mais, en fait, il ne tire que sur lui-même. « Né tué, écrit-il, je ne prends aucun risque en tirant sur des cadavres. » Erreur. Ce père admiré est peut-être un redoutable enquêteur et cette mère un bloc d'indifférence quelque peu foldingue, mais ils vivent. Cette école de cadavres tient même bien debout. Le fils indigne garde toute sa dignité.

Bref, même si M. Roux a appris à ne plus aimer sa mère, même s'il esquive, il n'en bichonne pas moins les mots. Sans doute plus mémorialiste que romancier. On se sent tout ragailardi. Malgré les larmes, ces « larmes de fond » comme le souligne Frédéric Roux, on réapprend à rire.

Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer de Frédéric Roux Grasset, 302 p., 18,50 €.



Patrick Besson



fayard rentrée littéraire

JEAN-PIERRE MILOVANOFF

La montagne dans la lune

Paul Quentin, le personnage du nouveau roman de Jean-Pierre Milovanoff, que beaucoup attendaient, est un évadé fuyant à travers de « vieilles forêts », alors qu'une tempête de neige

PAR ANNICK GEILLE

s'abat dans « les grands espaces vides de la Lozère ». Risquant sa peau, il tente de joindre le nord. La neige est, à la fois, sa complice et son bourreau ; elle efface ses traces mais complique sa tâche. Il faut à l'auteur une force tranquille pour faire du paysage le moteur de l'action, tout en maintenant un suspense.

La représentation de l'espace ayant un impact sur l'imaginaire, M. Milovanoff s'y entend à rendre la blancheur sépulchrade des sommets désertiques. Il a tué un vigile, cet homme empêtré dans la neige comme s'il était ralenti par son passé. Tout l'art du romancier va consister à nous montrer, après cette course-poursuite, comment le fuyard va récupérer la vie, une

maison, l'amour, l'amitié avant de tout perdre dans le blanc et gris de contrées désertiques.

Paul Quentin ignore ce que nous savons avant lui, grâce au paysage : son destin est scellé. Malgré tout ce qui va concourir à son salut pour former la trame romanesque, le fuyard retrouvera au bout la neige du premier chapitre, car ses jours sont comptés au « pays des vivants ».

Ce qui donne une profondeur de champ à la moindre description, c'est la maîtrise de Milovanoff qui use des ressorts de la tragédie dans un univers à la Giono

Fils d'un Russe en exil et d'une mère provençale, Jean-Pierre Milovanoff est originaire de Nîmes. Doté d'un imaginaire où gâleté méridionale et pessimisme slave se côtoient, il a nourri ses précédents livres de ce double héritage. Cette fois, il

jongle avec ses contradictions pour les transformer en avantages. Auteur de huit pièces de théâtre et de plusieurs recueils de poèmes, dont *Noir devant* (Seghers), Milovanoff a publié de nombreux romans. *Le Maître des paons* (Grasset) fut couronné par le prix Goncourt des lycéens en 1997, et *L'Offrande sauvage* (Grasset) par le Prix des libraires en 1999.

L'auteur sait jouer du paysage, en tant que symbole. Ses personnages sont de ces gens s i m p l e s, comme l'on en rencontre dans ces hameaux de montagne ou d'ailleurs,

lorsque sur la terrasse du seul bistrot du village, l'employé de mairie et l'employé des postes commentent les malheurs de chacun en levant le coude. Et chacun, sans le dire et sans se le dire, a la certitude que demain sera semblable à la journée qui

vient de s'écouler. Seules diffèrent les saisons. Alors, les lumières changent, quand la vie des hommes de la vallée ne change pas.

Baignée par une lumière quasi surnaturelle à force d'austérité, La Fourche, le village où se déroule l'action, semble criant de vérité et en même temps quasi métaphorique. Ce qui donne une profondeur de champ à la moindre description, au moindre dialogue, c'est la maîtrise de Milovanoff qui use des ressorts de la tragédie dans un univers à la Giono (humbles existences, omniprésence de la nature, passions villageoises etc.). Mais c'est un Giono du Nord, qui aurait concentré ses héros dans les nids d'aigle du Massif central, lorsque les tempêtes de neige et la glace réduisent les individus au silence.

Malgré son apparente rédemption, l'évadé sera rattrapé par son destin en tombant dans un piège fatal. Nous refermons le livre en pressentant que le narrateur, qui, comme chez Giono, n'est qu'un témoin de l'action, va lui aussi tomber dans ce piège. Mais alors que l'auteur d'*Un roi sans divertissement*, des *Âmes fortes* et de *Colline* recommandait de se mettre en harmonie avec la nature, M. Milovanoff fait entrer la nature dans une totale harmonie avec le sort des personnages.

Nous pressentons aussi que, malgré la volonté de ceux que Paul Quentin va croiser en chemin, et qui feront son salut, puis sa perte, rien n'est plus fort que « l'étourdissement des paysages et des ruines ». Indifférent à nos peurs et aux dangers que nous courons, il se déploie dans sa terrible majesté égalant l'infini des cieux dont s'effrayait Pascal pour mesurer sa solitude.

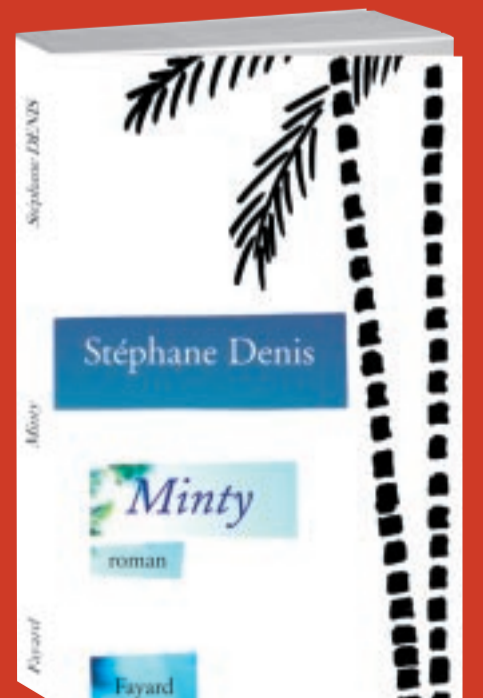
Le Pays des vivants de Jean-Pierre Milovanoff Grasset, 283 p., 18,50 €.



Jean-Pierre Milovanoff transforme une chasse à l'homme dans les neiges du Massif central en une allégorie surréelle. (Photo P. Matsas/Opale.)



Stéphane Denis



fayard rentrée littéraire